

Conférence de M. Droz

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **34 (1896)**

Heft 11

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195455>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

énergiques qui réclament purement et simplement de l'Espagne l'abandon de sa domination. Il semble bien que l'Espagne n'a jamais voulu faire toutes les concessions que le bon sens réclamerait, pour prévenir le mécontentement de sa colonie.

Les Cubains se plaignent depuis le commencement de ce siècle d'être opprimés, de n'avoir qu'une influence fictive, et de ne jouir d'aucun droit positif.

L'avant-dernier ministre des colonies du cabinet Sagasta, M. Maura, entreprit néanmoins d'étudier la question et il élabora un programme sincèrement réformiste; il proposa pour Cuba une Assemblée unique, investie de pouvoirs considérables. M. Maura dut quitter le ministère; mais il avait posé la question et son successeur dut la reprendre. Son projet, qui fut voté par les Cortès, consista en une transaction entre les désirs des deux partis conservateur et réformiste.

C'est que l'île de Cuba est divisée en divers partis irréconciliables. Celui qui avait paru jusqu'à présent être le plus influent est le parti conservateur, qui se déclarait à peu près satisfait de la situation et ne demandait pas que l'Espagne changeât rien au gouvernement de sa colonie.

C'est parmi ces adhérents que l'on recrutait la plupart des fonctionnaires qui ne venaient pas directement de la métropole. Seulement à côté des conservateurs s'agitaient les réformistes; ils s'inquiétaient de l'état navrant où se trouvait l'administration de l'île, de certains procédés gouvernementaux qui dataient presque de l'époque de la conquête, de la crise économique, de l'insécurité de l'avenir.

Ils souhaitaient l'établissement dans la colonie d'une Assemblée unique et élue plus ou moins directement par les colons, dont l'action, combinée avec celle du gouverneur, eût été plus forte que celle des six Assemblées provinciales et plus capable de « moderniser » le régime de l'île. Les autonomistes étaient les radicaux du parti réformiste et demandaient que l'administration de Cuba appartint aux Cubains, prenant comme exemple les colonies britanniques, où un gouverneur nommé par la reine est le seul représentant de la métropole.

Mais ces deux ou trois partis n'étaient pas seuls, et les séparatistes jouaient aussi un rôle extrêmement actif. Ceux-là ne veulent rien moins que l'indépendance absolue, et, pour faire triompher leur idéal, ils emploient tous les moyens.

Conférence de M. Droz. — Nous ne pourrions revenir en détail sur l'intéressante et magnifique conférence de M. Numa Droz, dont tous les journaux ont donné le compte-rendu dès les premiers jours de la semaine, et qui a du reste été publiée *in extenso*.

L'éminent orateur a pu se convaincre, à Lausanne comme à Genève et à la Chaux-de-Fonds, où les plus chauds applaudissements l'ont accueilli, combien les partisans de la démocratie fédérative sont encore nombreux en Suisse. La réaction qui se produit actuellement contre la centralisation à outrance était à prévoir, et les idées de M. Droz ne peuvent que faire de plus en plus de chemin.

A l'issue de la conférence, une centaine d'invités se sont retrouvés avec M. Droz dans la Villa des Toises, dont les honneurs étaient faits avec la meilleure grâce par M. et Mme J.-J. Mercier-de Molin.

Les nombreux groupes qui se formèrent un peu partout dans le grand salon prirent bien vite la plus charmante animation, à laquelle ne contribuaient pas peu des vins excellents et généreux.

La gaité battait surtout son plein dans les salles où s'étaient glissés de nombreux fumeurs. La salle de billard, entre autres, devint bientôt l'objet d'un vrai pèlerinage, chacun voulant contempler les deux grands panneaux décoratifs dus au pinceau de Gleyre, bien dignes, il est vrai, d'attirer l'attention des amateurs. L'une de ces peintures nous représente une Diane; l'autre, qui fait pendant, une jeune Nubienne, deux images rapportées de l'excursion de Gleyre en Grèce et de son séjour dans la Haute-Egypte.

Que d'appréciations diverses, que d'amusantes extases sur la beauté sculpturale de ces deux figures de femmes! C'était vraiment délicieux!

En résumé, très agréable soirée en tous points.

Si la Société industrielle et commerciale, à qui nous devons le plaisir d'avoir entendu M. Droz, avait souvent, après ses séances, un second acte pareil, elle ne pourrait certainement plus suffire à l'inscription de ses nouveaux membres.

La peur du tonnerre.

L'*Indépendant* de New-York publie une amusante fantaisie de l'humoriste Mark Twain. Il s'agit d'une scène entre deux époux, au milieu de la nuit. L'époux, qui se nomme Mortimer, la raconte ainsi:

Je fus réveillé par le cri: « Mortimer! Mortimer! » et dès que je pus rassembler mes esprits, je m'écriai: « Evangéline, c'est toi qui m'appelles? Qu'y a-t-il? où es-tu? »

— Je me suis enfermée dans le cabinet aux chausseries. N'as-tu pas honte de dormir pendant cet épouvantable orage?

— Allons, calme-toi, ma poulette, reviens ici.

— Lève-toi à l'instant. Il me semble que ton devoir est de tenir à la vie, sinon pour toi, du moins pour ta femme et tes enfants. Tu sais qu'il n'y a pas un endroit plus dangereux qu'un lit pendant l'orage; et tu restes là étendu simplement pour me contrarier.

— Mais, que diable! je n'y suis plus, dans le lit, je suis..... (phrase interrompue par un éclair, suivi d'un petit cri d'épouvante poussé par madame, et par un violent coup de tonnerre).

— Là, tu vois, Mortimer, comment oses-tu jurer dans un pareil moment!

— Mais je n'ai pas juré

— Peut-on mentir ainsi. Tu sais pourtant qu'il n'y a pas de paratonnerre sur la maison et que ta femme et tes enfants n'ont absolument d'autre protection que celle de la Providence. Mais que fais-tu là? tu frottes une allumette? Tu es donc fou?

— Eh quel mal y a-t-il à cela? Il fait ici noir comme dans un four.

— Eteins cette allumette tout de suite. Tu veux donc sacrifier nos existences? Tu sais que rien n'attire la foudre comme la lumière (Ftz! zing! boum, doboum, boum, boum!) Entends-tu? tu vois ce que tu as fait!... Je suis sûre que la foudre est tombée quelque part!... Je crois vraiment que tu es debout devant la cheminée... Eloigne-toi tout de suite. Un foyer ouvert est le meilleur conducteur de la foudre... Où vas-tu encore?

— A la fenêtre.

— Pitié..... as-tu perdu l'esprit! Les enfants au biberon savent qu'il est mortel de se tenir près d'une fenêtre pendant l'orage. Ah! je mourrai cette nuit! Quel est ce bruit?

— Je cherche mon pantalon.

— Vitte, jette-le bien loin de toi. Je crois vraiment que tu te proposais de mettre tes habits; cependant, tu sais que les étoffes de laine attirent la foudre. Mais ne chante donc pas. A quoi penses-tu donc!

— Où est le mal?

— Mortimer, je t'ai dit cent fois qu'en chantant on cause des vibrations dans l'atmosphère qui interrompent le courant électrique... Au nom du ciel, pourquoi ouvres-tu cette porte?

— Que diable! Il me semble que je puis bien ouvrir une porte?

— C'est la mort! tout ceux qui se sont occupés du sujet savent qu'en créant un courant d'air, on invite l'entrée de la foudre! Ah! qu'il est affreux d'être enterrée avec un fou

en un pareil moment! Mortimer, que fais-tu donc là?

— Rien, je tourne le robinet. Il fait si chaud dans cette chambre! Je vais me laver la figure.

— Allons bon! il ne te reste donc plus une once de cervelle! la foudre tombe toujours sur l'eau. Ferme ce robinet. Rien ne peut nous sauver, je le vois bien, Mortimer.

— Mortimer!... qu'est-ce que ce bruit?

— C'est le chat.

— Le chat! c'est horrible! Attrappe-le et enferme-le dans le tiroir du lavabo! Fais vite, les chats sont pleins d'électricité. Demain, j'aurai les cheveux blancs, c'est certain!

Et je l'entendis sangloter. C'est ce qui me décida à faire de mon mieux pour la calmer. Je dus franchir toutes sortes d'obstacles; je reçus d'innombrables contusions; je brisai plusieurs menus objets, et je finis par enfermer le chat dans la commode.

Et ma femme, qui s'était blottie dans un placard, me cria: « Je me souviens maintenant d'avoir lu dans un livre allemand qu'il faut se tenir sur une chaise au milieu de la pièce, et isoler les pieds de la chaise, c'est-à-dire qu'il faut les placer dans un verre. »

Je cassai la plupart de nos verres et je m'abstins de me placer sur la chaise.

— Ce livre disait encore, ajouta ma femme qui perdait la tête, que le plus sûr moyen est de sonner une grosse cloche. Va vite, me dit-elle, chercher celle qui donne le signal du dîner; vite, vite, Mortimer, nous voilà sauvés!

Notre petite résidence d'été se trouve au sommet d'une colline et un peu plus bas, dans notre voisinage, il y a plusieurs fermes.

Quand j'eus sonné cette terrible cloche pendant sept ou huit minutes, soudain les volets s'ouvrirent violemment de l'extérieur et quelqu'un projeta sur nous la lumière d'une lanterne.

— Qu'est-ce qui se passe donc ici? Des têtes d'hommes se pressaient à la fenêtre, avec des yeux qui s'écarquillaient de surprise en me voyant dans le plus simple appareil et brandissant ma cloche, qui faisait un carillon assourdissant.

Je m'en débarrassai vivement.

— C'est... c'est l'orage, mes amis, balbutiai-je. J'essayais de détourner la foudre.

— L'orage? la foudre? mais, monsieur, avez-vous perdu l'esprit? la nuit est magnifique, il y a tout plein d'étoiles. Il n'y a pas eu d'orage.

Je regardai à l'extérieur et je demeurai tellement étonné que je ne pus articuler un mot.

— Je n'y comprends rien, dis-je enfin, nous avons vu distinctement les éclairs à travers les rideaux et les volets, et nous avons entendu le tonnerre.

Tous se mirent à rire comme des fous.

— Mais, c'est le canon que vous avez entendu gronder, dit un des nouveaux venus, et c'est le jet de lumière des pièces que vous avez vu. Le télégraphe, à minuit, nous a apporté la nouvelle de la nomination du Président et on l'a fêtée tout de suite.

A propos des cours de cuisine de M. Maillard.

Décidément, Lausanne devient une ville éducative par excellence, dans tous les domaines. Nous avons maintenant un *Institut de cuisine* ouvert à la villa Médicis par M. le professeur Maillard.

A la fin du dernier cours, les élèves examinés par le chef de cuisine de l'Hôtel Beau-Rivage ont été appelés à travailler sous ses